

La médiation ethnoclinique au service de l'approche interculturelle

Comment devient-on sujet en fonction des cultures et comment promouvoir le vivre ensemble ?

Quand nous évoquons « le devenir sujet », nous nous heurtons rapidement à des champs théoriques multiples et des représentations diverses. Il importe de les appréhender au mieux dans les nouveaux contextes de formation professionnelle des travailleurs sociaux dès lors que ces derniers se confrontent à des contextes interculturels devenus épice de leurs pratiques.

A travers cette communication, nous essayerons d'aborder la question du sujet, de sa représentation, de sa mue par le biais de quelques illustrations qui nous semblent exemplaires. Ces dernières mettent en exergue ce qui relève de notre incompréhension générant nos difficultés de positionnement. Puis, nous porterons l'attention sur les repères qui peuvent permettre de mieux prendre en compte les enracinements anthropologiques et favoriser l'interculturalité en passant des maux aux mots. Pour ce faire, nous nous appuyerons sur nos propres références culturelles que nous considérerons comme nos « marmites ». Au final, nous identifierons des contenus formatifs à même de permettre aux professionnels d'aborder « l'autre » avec un bagage suffisant pour initier, à partir de postures professionnelles réinterrogées, de possibles rencontres. Dans cette logique, nous verrons l'importance d'intégrer, dans une dynamique de formation, les fondements centraux de nos propres identités et construits culturels. Nous reprendrons donc à notre compte quelques processus que nous considérons comme fondamentaux pour les inclure au cursus de formation afin que les travailleurs sociaux soient à même de promouvoir des « vivre ensemble » à la fois singuliers et multiples. En d'autres termes, il s'agit de préparer les travailleurs sociaux pour qu'ils puissent se situer en interface des cultures.

Dans ce cadre, nous nous attacherons tout particulièrement à mettre au travail les notions d'humanisation, de mémoire, de transmission et de langage comme constitutifs du Sujet.

1. Du côté du sujet

Pour commencer, que peut bien vouloir signifier, devenir sujet en Europe et ailleurs ? S'agit-il d'un même devenir et d'un même sujet et qu'en est-il pour les enfants issus de trajectoires migratoires ? A quels renoncements sont-ils soumis ? Pour quelle plus-value hypothétique ou gain imaginé ou imaginaire ? Et si nous essayons ensemble, par exemple, de naviguer quelques instants, tour à tour, sur les berges du Danube à Vienne (19, Bergasse) et sur les rives du fleuve Sénégal ou du Saloum alors nous pouvons tenter de réunir, dans un fructueux dialogue d'entre les mondes, ce qui nous est cher du côté de Freud et ce qui est intrinsèquement fondamental par les griots (Guewël, Djèli) puisqu'ils participent au même mystère de notre humanisation associant mémoire et transmission.

- Le terme « sujet », ou l'histoire d'une mue et quelques mots clés

Une première insertion m'amène à proposer un recentrage étymologique autour du terme « sujet », d'en proposer quelques acceptations en gardant à l'esprit qu'il est important que chacun puisse entreprendre une démarche de traduction spécifique au regard de la richesse des espaces socioculturels et linguistiques qui sont les nôtres.

Une première question d'importance vise à essayer de traduire le mot « sujet » en différentes langues. A titre d'exemple, comment pouvons-nous tenter de le traduire en wolof (*nit*), sérère, poular, mandingue, soniké et diola (*aan*),.... Et bien, vite, il nous faudra nous rendre compte que traduire un tel mot nous oblige à prendre en compte la complexité des langages et surtout des représentations qui y sont associées jusqu'aux formes d'hybridation qui conduisent aux métissages.

En me référant au français, il est intéressant de nous remémorer que le mot « sujet » a une évidente souche latine à travers le terme « *suget* » qui signifie « soumis ». Nous pouvons, par extrapolation, prendre appui sur les travaux historiques des linguistes en rappelant que le terme « sujet » a pu être, en quelque sorte, soumis au latin, langue de domination et d'expansion. Nous avons certainement perdu trace d'un vocable équivalent dans la diversité des langues antérieurement parlées en Europe. Cette remarque s'avère précieuse pour comprendre ce qui se joue peut-être de façon analogue aujourd'hui pour les personnes émigrées. D'autant, que le terme « sujet » apparaît, dans la langue française, à l'orée du XIIIème siècle, en tant qu'adjectif. Le sujet désignait alors ce qui est, dans la dépendance d'une autorité supérieure, soumis à une nécessité, à une loi.

Au XIVème siècle en Europe, le terme « sujet » commence une forme de mue et devient, progressivement, un nom. Le Sujet est alors une personne soumise à une autorité souveraine : le souverain et ses sujets ; nos amis anglais ne sont-ils pas, « les sujets de leur majesté » ? A travers cette dénomination, le contraire de sujet

serait le maître, le souverain. L'histoire nous apprend qu'à l'échelle du temps, il n'y a pas bien longtemps que le sujet peut s'imaginer « être maître de son destin individuel ».

Et qu'en est-il de la confrontation à d'autres références civilisationnelles, comment interroger les cycles de mutation qui viennent, par à-coup, proposer des modifications du côté des signifiants et accompagner les transformations du langage et les représentations culturelles qui y sont associées ? Il est ici question de mouvements de fond qui induisent les changements qu'il nous faut décrypter et tenter d'analyser.

A partir du XVIème siècle, le sujet correspond à ce qui est soumis à l'esprit, à la pensée, ce sur quoi s'exerce la réflexion. Il sera, par la suite, progressivement identifié comme un être, un individu, une personne considérée comme le support d'une action, d'une influence. Le sujet prend ainsi progressivement la forme de l'identité et les traits de la personnalité.

Kant, au XVIIème siècle, formalisera que le Sujet est un être pensant, siège de la connaissance.

Au XXème siècle, les travaux de Freud et l'émergence de la psychanalyse permettront d'associer sujet et désir inconscient, c'est-à-dire « un désir pris dans le désir de l'AUTRE mais dont il a néanmoins à répondre ».

- Du sujet et du langage

En partant de l'acceptation des travaux des psychanalystes, nous pouvons faire nôtre que le sujet du désir est un effet de l'immersion du petit d'homme dans le langage. Ainsi, le Sujet existe par le langage et nourrit lui-même le langage, pour, au final, le produire, le reproduire, le modifier parfois à son corps défendant.

En d'autres termes, et quelle que soit la région du monde, nous nous retrouvons autour de l'idée force qu'il ne peut y avoir de Sujet sans langage et de langage sans Sujet. Comme le langage, le sujet se transforme et est toujours en devenir. Au final, la très grande force du sujet est peut-être bien sa plasticité et sa capacité à s'inscrire en miroir de la culture. Sujet et culture ne peuvent être dissociés. Le sujet ne peut exister sans référence à des pratiques culturelles qui, elles-mêmes, initient le sujet. Il y a bien là, un cercle vertueux que les travailleurs sociaux doivent pouvoir s'approprier ; mais comment ? Nous y reviendrons !

- D'«eux venir » à devenir

La faculté du langage est avant tout une faculté humaine. En référence à la langue maternelle, une langue ne s'apprend pas mais se transmet. Pour ainsi dire, l'enfant

sort du ventre de sa mère et entre dans le ventre du langage. Il passe ainsi, en quelque sorte, d'une matrice à une autre. De fait, le nouveau-né naît dans un langage (idiome) constitué de multiples signes sensoriels. Nous pouvons considérer que l'enfant en bas âge pense « sensoriellement ». Il est entouré de sons (berceuses) d'odeurs (le doudou) et, si, au départ, il se confond à l'autre (la mère) qui le nourrit, le cajole et prend soin de lui, petit à petit, s'établit une distance, une autonomie progressive. Ainsi, l'enfant accède au sevrage qui lui permet de passer d'une position d'objet de tous les regards à un devenir Sujet. En forçant le trait, nous pouvons affirmer que naître n'est rien, mais être accueilli au monde est tout. Venir au monde c'est forcément intégrer un monde, un ordre des choses, un ordre des autres, prendre rang dans un lignage avec l'assignation d'une place qui s'ancre dans une croyance et une vision cosmogonique. C'est être bercé dans un espace symbolique qui constitue en soi un langage. C'est, à ces conditions, que l'enfant, dès qu'il babille, (on se laisse à croire que déjà il nous parle), est inscrit dans un environnement qui le conduit à être soigné, choyé, admiré, dorloté ou rejeté et, dans ce cas particulier, en reprenant la référence étymologique latine, situé « hors sujet ».

Si l'enfant pense prioritairement de façon sensorielle et si le bébé reconnaît l'autre, c'est-à-dire celui qui lui parle, l'adulte, pour sa part, pense conceptuellement en s'appuyant sur des idées. Ce qu'il nous importe de promouvoir, c'est bien la rencontre, le tressage du sensoriel et du conceptuel qui permet à l'enfant de se hisser pour devenir sujet.

Devenir Sujet c'est donc, avant tout, être porté au monde, et chacun d'explorer de sa place, à partir des caractéristiques de son histoire, filiation et lignage, la façon dont l'autre nous convie à rejoindre un groupe d'appartenance que l'on identifie comme étant primaire ou premier. Ce groupe vient emmailloter l'enfant dans une logique d'attachement qui s'impose à nous, nous structure et nous limite. C'est bien plus tard que l'enfant sera amené, aussi douloureux soit ce passage, à détricoter cette emmaillotage. Pour y parvenir, il s'appuiera sur un langage rendant possible la confrontation et la distance à l'Autre. Par ce mécanisme d'échanges, il est invité à prendre place dans le groupe à travers des rites d'apprentissage qui viennent signifier le passage d'une classe d'âge à une autre.

Mais, au départ, devenir sujet c'est avant tout accéder à un langage, trouver en écho un chant linguistique qui amène à confronter la parole de l'autre puis à s'y associer. Ainsi, l'enfant se met à gazouiller et trouve ses propres intonations pour prendre part à l'échange dès lors que les adultes autour l'y invitent. Il y a bien là, une vérité qui amène à confirmer que pour devenir Sujet, il faut d'eux (les autres) venir et donc être accueilli, en d'autres termes être affilié. A partir de quoi peut se constituer une identité narrative indispensable à tout processus d'humanisation.

Pour l'enfant, il s'avère donc indispensable d'être accueilli prioritairement par la mère, voire par les mères, dès lors que la logique du « confiage » est rendue nécessaire ou indispensable. Dans ce processus, nous pouvons estimer que le

« confiage » constitue en soi une première forme d'initiation d'accès à des tiers. Par extension, nous comprenons l'adage qui, sur le continent africain, amène à considérer qu'« il faut tout un village pour éduquer un enfant ».

Etre accueilli par qui ? Au final, selon les configurations culturelles du groupe d'appartenance peu importe s'il s'agit d'un lignage patrilinéaire ou matrilinéaire, d'un père, d'un oncle, d'une mère au sein d'une famille traditionnelle, nucléaire ou recomposée ou d'un groupe plus large, une communauté, une tribu, une ethnie. Ce qui importe c'est d'être accueilli. Mais cet aspect n'est de loin pas une évidence pour tous ceux qui œuvrent dans le travail social.

Dès lors, comment travailler à partir de ce qui échappe ou que nous estimons inimaginable voire rejetons ? Mais, n'est-ce pas tout bonnement les tombeaux de nos ancêtres que nous feignons d'oublier et par-là même notre berceau ? A ce stade, si notre devenir anthropocène n'a pas fini de nous décevoir et de nous désarçonner, rien n'est immuable. Notre avenir sera indiscutablement lié à notre capacité d'accueillir l'autre en tant que sujet et les travailleurs sociaux sont et seront demain, à n'en pas douter, la clé de voute de ce possible devenir.

La tâche est et sera ardue et les processus formatifs indispensables. A l'aune de la modernité, la question de fond reste celle des évolutions, de ses modifications et surtout de leurs accélérations. A désaffilier l'humain du groupe, c'est l'humanité elle-même qui s'en trouve bouleversée.

- Accueillir et inviter

Nous venons d'illustrer qu'il n'y a pas d'alternative pour devenir sujet que d'être au préalable attendu et accueilli. Du coup, la question de l'accueil devient centrale et s'avère tout aussi cruciale à Dakar, Balbek, Beyrouth qu'à Paris, Saint-Denis, Bruxelles, Vienne, Toulouse, Marseille ou Strasbourg. Cela dit, nous percevons, de nos places et tout particulièrement dans le champ du travail social, les enjeux que l'accueil représente. Il s'agit bien de nous interroger sur ce que nous mettons de nous-même en jeu, car l'autre ne parlera (ne rentrera dans notre langage) que si nous parlons de ce que nous sommes et de ce qui nous fonde ou nous a fondé. Il s'agit de développer et de rendre pensable un « parler vrai » qui nous renvoie à nos enveloppes anthropologiques. Ne pas omettre de considérer que cette dimension correspond à une condition sine qua non qu'il importe de prendre en compte dans la formation des travailleurs sociaux. Car, par le langage, ces derniers formalisent une invitation à se présenter et elle ne peut se nourrir que de réciprocité. Malheureusement, bien souvent, nous ne savons pas faire, ou nous n'osons pas faire ! Se cantonner à cette difficulté, c'est, en quelque sorte, rester sur le seuil de la maison de l'autre sans être autorisé à le franchir. Par contre, dépasser ce registre de résistance c'est rendre possible les combinaisons et interactions nécessaires pour avoir accès à l'autre. La formation peut et doit y contribuer.

2. L'interculturalité, des maux mots

- Cultures orales et ou cultures écrites ; langues vernaculaires et véhiculaires, deux paradigmes inconciliables ?

Comme évoqué précédemment, la première culture de l'enfant est une culture orale, fondamentale. Le berceau de l'humanisation de l'enfant, après le toucher, est oral. Cette dimension apparaît constitutionnelle et il importe de la conserver, de façon inaltérable, en insistant sur ses aspects transgénérationnels. La France est, en cela, un parfait exemple de ce qu'il ne faut pas faire et aujourd'hui nous ne pouvons qu'envier les régions du monde où, d'une ethnie à une autre, chacun parle plusieurs langues. Beaucoup de nos dialectes, langues vernaculaires, ont progressivement disparu alors qu'ils ont été le berceau de nos enfances bretonnes, occitanes, provençales ou alsaciennes. En un siècle, nos langues ont été rabotées, limées, éliminées. Nous avons ainsi presque perdu tous les imaginaires qui y étaient associés. Nous ne rêvons plus dans les langues maternelles dont nous avons été coupées. Cette perte a entraîné un appauvrissement, des bouleversements sans précédent, des déracinements profonds et des séquelles irréversibles en termes d'humanisation en tant que processus indispensable pour devenir Sujet.

Par extension, le passage de la langue orale au langage écrit peut se traduire par une trahison culturelle souvent repérée chez les enfants issus de l'immigration. De fait, entre le dilemme d'écrire en français, langue véhiculaire, ou de privilégier la langue native, c'est-à-dire celle des premiers liens, bien des enfants ne parviennent pas à opérer un choix. Ils restent perdus entre deux langues, deux modalités de constitution du sujet dont les finesses échappent. Il y a, dès lors, une panne dans la transmission. Ainsi amputé d'un rapport aux mots nourrissants avec les lesquels il faut pouvoir jongler, le langage se tarit, la sphère symbolique en devient inaccessible, le sujet s'appauvrit et ses rêves peuvent devenir des cauchemars. Il y a, là, comme un désaveu à l'encontre de la mère qui demeure le garant de la langue première, utilisée dans la sphère familiale. Bien des enfants sont alors confrontés à un conflit de loyauté entre la langue du dedans (la famille, le groupe, la communauté) et la langue du dehors (école). Nombreux sont les enfants rencontrant des difficultés d'appropriation et de (re)composition entre langue orale transmise et langue écrite apprise.

Nous pouvons reprendre, à notre compte, les propos d'Alain REY qui nous rappelle que : « la langue sert de conservatoire des idées d'avant ». Alors, n'avons-nous pas perdu les paysages de nos langues en ne conservant que quelques mots clés et images floues à la fois magnifiées et rejetées, que nous ne pouvons ni décrypter, ni réellement transmettre ?

De fait, les modèles s'entrechoquent avec virulence mais les histoires séculaires demeurent pour peu que l'on vienne les solliciter. Nous avons besoin de narration,

de mythes, d'histoires écrites, d'héritages oraux pour nous constituer « sujet » et être en capacité d'accueillir. Il est indispensable que les travailleurs sociaux puissent reconnaître ces différentes dimensions comme constituant la trame de leur métier à tisser.

Toujours est-il, et quel que soit le continent, aujourd'hui, le sujet n'est plus l'individu d'hier et la famille non plus. En moins d'un siècle, nous sommes passés, dans nos sociétés contemporaines, des enfants reliés au groupe familial, à une langue et à un arbre généalogique, à des « gamins ciborgs » captifs qui grandissent comme des plantes hors sol, accrochés à des réseaux suspendus au « Cloud » et au virtuel. Nous n'avons quasiment rien vu venir et ce mouvement de fond se mondialise pour fonder, en quelque sorte, à travers un langage appauvri, une nouvelle norme. De fait, dire que les mutations sont profondes et qu'elles viennent impacter l'individu sujet et sa place au monde sont autant d'évidences.

Plus que jamais, le travail social s'élabore dans la complexité des registres de référence et il n'est pas envisageable de construire des réponses établies sur des normes passéistes.

- Monde symbolique et univers virtuel

L'homme moderne navigue, ainsi, au gré des vents, déconnecté des liens qui socialisent et humanisent mais, par ailleurs, hyper connecté non plus à un monde symbolique mais à un univers virtuel. Plus rien ne fait nœud ni obstacle, le tissu humain qui est sensé le porter, se déchire. Personne ne vient le couper de ses désirs, personne ne vient lui signifier qu'il est un Sujet respectable parce que reconnu au sein d'un groupe d'appartenance dont la mission est de le rassurer et de lui rappeler qu'il est incomplet, c'est-à-dire qu'il ne peut être tout-puissant.

Confondre symbolique et virtuel ou plutôt opérer un tel glissement sémantique conduit les travailleurs sociaux à interroger les transformations sociétales observées. De quel délitement s'agit-il ? Comment se négocie, pour certains, le passage d'une société agraire et pastorale, faite de coutumes fortes et structurantes largement répandues, à une vision mondialisée des rapports sociaux ? Comment, dans certains coins du monde, quitte-t-on la case, le village, ses normes, ses références, ses interdits, son organisation pour rejoindre les portes des villes et devenir des individus perdus après avoir été des enfants des rues, empêchés de devenir Sujet, dans l'incapacité à investir un vivre ensemble ?

Comment passer d'un « nous » contenant à un « je » réellement humanisé ? Et comment les faire vivre ensemble ? Evidemment, les transformations accélérées que nous vivons, nous obligent à revisiter les rites qui, quelles que soient les cultures, sont essentiels pour permettre de continuer à passer d'une classe d'âge à une autre. Ainsi, nous repérons, çà et là, la régénérescence, par exemple en Afrique de l'ouest,

des fêtes « *Bukut* » casamançaises, ou « *Ndout* » (nid) en pays sérère. Elles apparaissent comme une forme de résistance à la déliaison et viennent ré-initier des rites de transmission, d'initiation et de circoncision, donnant, par ce biais, à l'enfant, l'occasion d'un passage d'une classe d'âge à une autre. Il s'agit bien d'expérimenter une coupure, celle-là même qui permet de devenir Sujet, d'accéder à une socialisation incarnée et de se référer à un monde, les anciens invitant à y prendre place.

Les intervenants sociaux doivent ainsi se positionner comme des sémaphores à l'avant-garde du politique et être la chambre d'écho des difficultés de transmission. Ils se doivent de préconiser des pratiques propices à la revalorisation de rites de passages essentiels. Il n'y a rien de rétrograde en cela, bien au contraire ! Quel que soit le cas de figure, il est important de symboliser les moments essentiels d'une vie pour y donner sens. Il s'agit, au final, de modéliser différentes formes de transmission qui prennent racine au sein de cultures orales largement codifiées, sachant que ces codifications correspondent à une forme élaborée d'écriture et qu'elles méritent toutes le respect.

- Le choc des cultures

Revenir au poids des cultures est indispensable et les modélisations de la pensée jamais neutres. Prenons, par exemple, la question des liens qui associent la mère et l'enfant sans omettre l'inéluctable dimension normative. Il y a bien élaboration de valeurs partagées rarement remises en cause à partir de la notion d'attachement qui sécurise l'enfant (mais également le travailleur social) et de détachement qui émancipe. Ces éléments de structuration correspondent à un axiome préétabli que nous ne remettons nullement en question. Cela dit, les réinterroger à partir d'autres références culturelles, peut s'avérer fructueux pour apprécier des conduites qui nous apparaissent a priori incompréhensibles. Ainsi, il est généralement admis que les figures d'attachement sont supposées garantir la stabilité des liens, condition sine qua non au bon développement d'un enfant. Cette dimension est largement soutenue via les logiques d'accompagnement mises en œuvre par les politiques d'aides publiques. Mais, cette représentation est difficilement assimilable au premier abord par bien des familles migrantes. Soucieuses de bien faire, nombreuses sont les jeunes mères, issues d'une immigration récente, qui imaginent s'y conformer arguant de leur volonté de bonne assimilation. Elles tentent de deviner ce que l'on attend d'elles mais sans référence à leur propre histoire, elles s'enferment dans une dyade exclusive avec l'enfant à l'opposé des modèles qui les ont vues grandir. Prises de doute, elles ne peuvent s'appuyer sur une pratique de transmission héritée de leur mère, sœur ou tante. Les modélisations et leurs valeurs se trouvent par là-même invalidées. Dès lors, ces jeunes mamans se confrontent seules à un manque de repère. Elles sont en mal d'éducation avec l'impossibilité d'ajuster deux modèles qui se percutent entre « ici » (l'avenir, la modernité) et « là-bas » (l'histoire la tradition, la

coutume). Elles en viennent à se vivre comme étant déconnectées dans un processus d'appauvrissement. Il leur est, dès lors, impossible de se penser symboliquement là-bas. Dans un même temps, le mouvement qui se veut intégratif reste dévitalisé en raison des difficultés à s'imaginer ici. Nous observons alors un déliement qui laisse la mère et l'enfant dans une situation délicate loin du groupe, du village, de la famille ou de l'ethnie. Elles finissent par être confrontées à un insensé culturel. Si la langue est un ensemble de symboles et de conduites à ce stade, elles perdent l'accès au langage et se trouvent dans la position d'être rejetées ici et incomprises là-bas. Cette mise en tension, à l'extrême, les entraîne à se percevoir « hors sujet ». Il peut s'en suivre, par défaut d'inscription, un enchaînement d'incompréhension, voire de désordre avec des risques pour la santé de la mère (attaque en sorcellerie, passage dépressif, décompensation, atteinte au corps). Pour l'enfant, la situation n'est guère meilleure. Il est rapidement en souffrance, son insécurité est massive et les signes de détresse fréquents (anomalie du développement, hospitalisme, anorexie du nourrisson...). Ce que partagent, alors, la mère et l'enfant, c'est l'impossibilité à se percevoir en lien en raison d'une rupture avec les attaches anthropologiques. La mère tombe de son piédestal et entraîne l'enfant avec elle. Tous deux se retrouvent sans point de gravité dans une société, parfois, rêvée mais aux codes inaccessibles. Il est, dès lors, indispensable pour la mère et l'enfant de pouvoir se ré-enraciner en référence à une culture première qui a pour fonction d'envelopper à nouveau. A travers ce type de situation, nous observons ; un télescopage culturel qui, via l'enfant qui vient de naître, vient réactiver l'enfant qu'était la mère. Au final, il n'y a pas d'avenir sans passé, pas de transmission sans relai.

- Eduquer

En wolof, éduquer a pour synonyme fouetter. Par ailleurs, en Europe, les modèles éducatifs poussent à la réussite et cette exigence est assimilable à un fouet symbolique. Sans réussite tu n'es rien, tu es hors sujet. N'oublions pas qu'en Afrique, comparativement, la réussite est bien peu de chose à côté de la sagesse et éduquer est un préalable pour l'atteindre car que peux-tu être si tu n'as pas la sagesse ?

Chez nous, pour parvenir à la réussite, nous n'avons cessé de stimuler les enfants. On s'étonne, parfois, qu'ils soient excités alors qu'au contraire, en Afrique, la stimulation vers la réussite n'est pas le premier fondement de l'éducation. Cette dernière se concrétise davantage dans un ordre de soumission, c'est-à-dire, avant tout, de soumission au groupe, prélude à la capacité à trouver une place en tant que Sujet dans le groupe ou la communauté d'appartenance. Les enfants de l'immigration se retrouvent, dès lors, dans un impensé qui confronte souvent, via les non-dits, des modèles éducatifs antagonistes. Après avoir perdu la langue native et tout un environnement de signes et de symboles structurants, les familles, issues de l'immigration, se confrontent à des modèles éducatifs qui correspondent à une marche dans l'inconnu. Réussite et sagesse ne sont nullement synonymes !

La proposition ethnoclinique peut, dès lors, constituer une modalité d'accompagnement pour permettre de faire la part des choses et concilier les exigences de nos modèles éducatifs qui peuvent, par ce biais, s'avérer complémentaires.

- La transmission

Les modalités de pensée issues des cultures répondent à des règles strictes et largement codifiées. Dans les sociétés traditionnelles, elles invitent au passage et à la transmission. Transmission de « la mère-ventre », « aux mères-langues ». Ainsi, notamment, dans certaines contrées d'Afrique, la mère n'est mère que pendant les 9 mois de la grossesse, période pendant laquelle elle porte l'enfant qui va venir au monde, dans une communauté, un village, une tribu, une ethnie. Nous pouvons, ici, nous référer à la mère puis aux mères qui vont la suppléer partiellement ou totalement pour allaiter. Elles peuvent être des mères plurielles et différentes de la mère génitrice. Nous voyons là, déjà, des écarts significatifs, voire abyssaux, qui ne manquent pas de heurter nos références et la prétendue primauté des modèles.

La question de la transmission renvoie par ailleurs à la place du garant. A qui est attribuée, dans la culture d'origine, la fonction de garant de l'enfant. Comment ce dernier est-il parlé, investi et comment est-il affilié au groupe et par qui ?

Nous repérons que le défaut de transmission est bien souvent préjudiciable. Il en résulte des abandons de la langue et l'impossibilité de se positionner en référence à un monde symbolique attaché à une vision du monde et une cosmogonie. A l'époque de l'antiquité, dans de tels cas de figure, les grecs auraient évoqué le « désastre », c'est-à-dire, des individus n'étant plus protégés par les astres.

- Des allers et retours entre les cultures, à la rencontre des mythes

La croisée des modèles s'accompagne invariablement d'un difficile mais indispensable melting-pot des pensées. Les émigrés de la 1^{ère} génération avaient souvent pour tout bagage un modèle culturel inscrit dans la tradition. L'immigration ne s'imaginait que temporaire. Il s'agissait de parvenir à s'adapter sans renoncer à la modélisation culturelle initiale. Nous pouvons considérer que ces personnes ont pu s'inscrire dans le pays d'accueil en s'appuyant sur une transformation qui a pris l'aspect d'une métamorphose, c'est-à-dire qu'elles ont privilégié l'adaptation à la forme sans reniement du fond. Il s'agissait d'avancer sans se détourner de l'attachement aux valeurs de la terre d'origine, à ses mythes et croyances. Pour Issam IDRIS, psycho-anthropologue : « Une culture se caractérise par ses manières de penser le monde, les individus, la famille etc..., à partir des mythes fondateurs et des interdits fondamentaux ». Le mythe du retour peut, par extension, correspondre à la consécration d'un aboutissement. Ces émigrés vivaient ici et restaient, en pensée, structurellement et mythologiquement, là-bas. Il en est tout

autre pour leurs enfants de 2^{ème} et 3^{ème} génération, les enjeux étant d'un autre ordre. Ils se débattent, tiraillés entre une métamorphose plus ou moins aboutie qu'ils héritent de leurs parents et une « *métanoïa* » après laquelle, parfois malgré eux, et sans le savoir, ils courent. Il s'agit d'une transformation de l'esprit par un renversement de la pensée. Pour rappel, dans la Grèce antique, la « *métanoïa* » signifiait : se donner une norme de conduite différente, supposée meilleure. L'histoire de l'immigration met en lumière le fait qu'il est long et semé d'embûches le chemin qui conduit de la transformation de la forme à la transformation de l'esprit et que ce parcours jamais ne s'effectue d'un seul pas ni en ligne droite.

Dans ce mouvement, des allers et retours que l'on peut considérer comme un balancier du monde que certains prétendent vouloir arrêter, j'en viens à évoquer le mythe du retour si fréquemment évoqué en EUROPE par les émigrés de la première génération car le mythe permet d'être ensemble. Il garantit la cohésion du groupe, permet de se raconter une histoire, invite au récit et fonde un penser ensemble. Sans nous étendre, nous pouvons tenter un parallèle avec l'Odyssée d'ULYSSE et son si long voyage de retour. Comment faire pour rejoindre Ithaque, comment survivre face au cyclope, si ce n'est en se cachant et se dissimulant en tant que Sujet, en feignant de n'être personne ? Si le mythe du retour existe avec une telle prégnance, une telle force, c'est qu'il renvoie le Sujet à lui-même et cette quête est d'une rare vivacité et d'une extrême exigence.

S'il est intéressant de se pencher sur le mythe du retour, il l'est tout autant d'oser évoquer un mythe de l'aller, mythe du départ peut-être pour rejoindre une terre imaginaire et promise, un nouveau monde. D'où je pars, quelle culture je laisse derrière moi, pour quelle quête ?

Je crois que cette hypothèse mérite d'être approfondie et débattue. La simple évocation d'un possible mythe du départ est porteur de sens pour le groupe et peut devenir référence identitaire. Un tel mythe qui mérite à n'en pas douter d'être démythifié, n'entraîne-t-il pas dans son sillage un rituel migratoire qui ne dit pas son nom ? Il s'inscrit à n'en pas douter, dans le registre d'une pensée groupale et vient prendre l'apparence d'une nouvelle épreuve, peut-être l'ultime, celle que je me dois de réussir pour être considéré comme un Sujet à part entière. En d'autres termes, ne s'agit-il pas d'un passage, d'une forme d'affranchissement pour dépasser l'inconnu et devenir un Homme capable de nourrir en retour la communauté ? Cette hypothèse viendrait asseoir, mythe migratoire et rite de passage, sur un même trône entraînant un risque majeur de coupure définitive par rapport aux scènes initiatiques et aux rites ancestraux qui prévalaient jusqu'alors en terme de transmission. Il importe d'être prudent car « Déranger l'ordre universel, c'est le début d'une réaction en chaîne incontrôlable » (Ph. FREY « peuples du désert »).

A l'autre bout de la chaîne mythique, si nous revenons encore quelques instants sur le mythe du retour, nous constatons qu'il est souvent associé à l'idée « du mal du

pays » (*Heimweh en allemand*) ou autrement dit à la nostalgie (*nostalgia* en latin, terme formé à partir du grec *nostos* («retour») et *algos* («mal») qui ne désignait jadis, rien d'autre que le « mal-être » qui s'emparait des mercenaires suisses éloignés trop longtemps de chez eux et dont la seule issue consistait à revoir leurs montagnes.

Pout tenter de boucler ce mythe du retour, nous trouvons plus loin encore, dans la mythologie grecque, la trace de *Nostos* qui n'est autre que Nestor, célèbre guerrier, seul survivant du massacre de ses frères par Héraclès. Il est aussi le plus âgé des héros de la guerre de Troie et dans l'Illiade et l'Odyssée, il apparaît comme un vieillard, un sage revenu de la guerre sans encombre.

Ainsi évoqués, à travers le prisme de la mythologie, les histoires de migration et le devenir Sujet ont toujours à voir avec trois dimensions : partir, se construire et revenir (ou en revenir).

Que les travailleurs sociaux puissent s'emparer de ces questionnements s'apparente aujourd'hui à une priorité. Mais comment s'y prendre ?

Nous allons essayer d'y répondre ou, tout au moins, proposer des jalons à même de faciliter leur compréhension.

3. Formation et approche ethnoclinique

- Un processus de formation

Les mouvements migratoires se renforcent aujourd'hui dans le monde, pour des raisons autant géopolitiques qu'économiques mais également climatiques. Autant des familles que des mineurs non accompagnés parviennent, au terme de parcours éprouvants, à s'installer sur le territoire français tout en étant confrontés à des transformations qui ébranlent les identités puisqu'immigrer ne laisse pas indemne comme le souligne Tobie NATHAN.

Ces mouvements renforcent les contacts entre les professionnels du travail social, médico-social et sanitaire, qui accompagnent au quotidien ces personnes, adultes ou mineurs, issus d'univers culturels différents. Dans ce contexte, les professionnels doivent pouvoir prendre en compte l'histoire des personnes, la re-situer dans des dimensions géopolitiques, mais aussi dans une filiation afin de les aider à se confronter aux changements culturels, à se construire, voire se reconstruire pour pouvoir s'intégrer.

Les références culturelles des publics, mais également des professionnels, sont alors conviées et prennent parfois des formes « d'obstacle » à la rencontre.

Si la rencontre qui se joue est interculturelle, elle nécessite des compétences et une posture qui ne va pas de soi.

Le métissage, qui est au cœur des interactions, recèle alors autant de tensions que de richesses, sur lesquels les intervenants sociaux peuvent s'appuyer pour accompagner les publics pris dans ces déplacements identitaires. Le passage, l'échange entre les cultures convoquent alors la migration comme une valeur identitaire.

Afin de dépasser ces obstacles, il apparaît nécessaire de parvenir à s'appuyer sur les appartenances culturelles des familles et personnes accueillies ou accompagnées, tout en développant des compétences à s'engager dans des dynamiques transculturelles afin de penser la relation d'aide et d'accompagnement. Pour ce faire, à travers un cycle de formation les professionnels sont amenés à réfléchir à leur positionnement et conviés à ajuster les modes d'accompagnement social des personnes aux appartenances culturelles différentes.

Nous posons, par ailleurs, le fait que chacun des acteurs de la scène est porteur de références culturelles, les individus, les groupes mais également les institutions.

Puisque la rencontre qui se joue est interculturelle, elle nécessite des compétences spécifiques pour permettre aux professionnels de comprendre en quoi la diversité culturelle affecte leurs positions afin d'adapter leurs pratiques. L'expérimentation d'un dispositif spécifique d'intervention permet en outre de s'initier à la pratique de médiations ethnocliniques.

Dans cette visée, la formation vise à prendre en compte :

- Comprendre les dynamiques socio-éducatives des familles issues de l'immigration
- Apporter des éclairages théoriques sur les questions de l'exil
- Appréhender les croyances dans leur contexte de production
- Maîtriser la communication dans sa dimension interculturelle
- Travailler les préjugés et les rendre visibles
- Approcher les enjeux du décentrement.

- Une pratique ethnoclinique

Le territoire sud alsacien a toujours été une terre d'immigration. Historiquement, bien nombreux étaient nos ancêtres venus de Bohême et de l'Autriche à une époque où ces régions étaient marquées par d'importantes famines et où la riche plaine d'Alsace était convoitée comme un Eldorado.

Peut-être que sur la question de l'immigration avons-nous juste changé d'échelle à mesure que le monde s'élargissait pour se mondialiser ?

Aujourd'hui, les flux migratoires demeurent extrêmement vivaces sur notre territoire et il importe pour les travailleurs sociaux de pouvoir aller à la rencontre de l'autre en prenant en considération ses origines, son ethnie, son parcours migratoire et le monde symbolique qui l'a vu naître. Sur la commune où nous intervenons, Mulhouse, nous côtoyons 140 nationalités différentes et bien plus de langues et traditions encore.

S'il s'agit de considérer cela comme un enrichissement immatériel, nous ne pouvons faire abstraction du risque accru de tensions, de déclenchement de maladies psychiques que nous observons dans les populations issues de l'immigration à partir de la 2^{ème} génération. La population concernée est celle qui ne parvient pas, ou alors à grand peine, à finaliser la métamorphose en métanoïa. Nos services sont en première ligne pour tenter de prendre en compte les dégâts en lien avec la perte des repères, valeurs, traditions, rituels et modèles d'initiation. Mais, voilà, nous sommes souvent bien mal équipés pour formaliser des réponses en termes d'aide ! Permettre l'éclosion d'un devenir Sujet qui englobe un ici, un là-bas, un passé et un présent pour un futur, demeure une préoccupation de tous les instants. C'est pourquoi un indispensable travail de recherche et de formation s'impose. Forts de ces constats, nous entrevoyons l'approche ethnoclinique en tant que processus formatif. Au final, l'ethnoclinique doit pouvoir prendre sa place, toute sa place, dans une clinique de la mondialisation qui ne doit pas être celle du désenchantement mais celle qui permet, sans déracinement, l'hybridation des mondes et de se projeter vers demain.

Pour assoir au mieux les contenus de formation avec « l'éprouvé » des pratiques professionnelles, il est apparu indispensable pour le centre de formation ESPES-PRAXIS de construire une démarche associée à un service (SIE) représentant une association (ARSEA) incluant un dispositif expérimental voué à la médiation ethnoclinique qui bénéficie d'un engagement financier de la Fondation de France. De fait, fort de ces quelques constats et des difficultés observées au sein des familles issues de l'immigration, la médiation ethnoclinique s'est imposée.

Si cette dernière a ses racines dans les travaux de Georges DEVEREUX son développement en France a pu prendre des contours multiples. En ce qui nous concerne, notre approche a pour berceau, dans le cadre de l'espace ethnoclinique de la Sauvegarde 13, La Maison des Mondes à Marseille. Il nous faut ici citer, Alice ATHENOUR, psychanalyste, Saïd IBRAHIM, pédopsychiatre et Hamid SALMI, psychologue clinicien, chercheur en ethnopsychiatrie qui en ont été les initiateurs et qui poursuivent leurs travaux à partir du crédo qu'il n'est pas tant essentiel de chercher à apprendre qu'à transmettre à partir des références de nos propres marmites culturelles.

En prenant appui sur les exemples cités plus haut, la confrontation des expériences et leur mise en perspective dans le cadre d'un laboratoire dédié à l'interculturalité contribue à assoir, dans la pratique professionnelle, un vivre ensemble qui ne soit pas qu'une juxtaposition de cultures mais bien un entrelacement respectueux et fructueux.

Nous pouvons proposer un canevas à partir de six incontournables :

- **L'accueil, sinon rien** : Savons-nous encore accueillir, ne l'avons-nous jamais su ? N'avons-nous pas mis, progressivement l'accueil sous les scellés de la seule procédure ? L'accueil ne peut pas se résumer en un livret tel que promu par les lois 2002/02 ; bien au contraire, il s'agit de se livrer à un véritable Accueil c'est-à-dire introduire une démarche qui invite à une présentation mutuelle, à une rencontre. C'est à partir de l'accueil que nous pouvons être autorisés à franchir le seuil du village, du groupe, de la maison de l'Autre qui devient une maison commune. Pour ce faire n'oublions pas les longs cérémoniaux de présentation. Oui il nous faut du temps, du temps et de l'attention pour nous présenter nous-même, c'est-à-dire présenter nos « marmites anthropologiques ». Cette démarche autorise en retour la présentation de la marmite de l'autre base d'un fructueux échange interculturel.
- **Le groupe et la mise en mots à travers la parole indirecte** : le groupe s'avère être un appui indispensable. Il remplit la fonction de tiers en autorisant la diversité des éclairages et points de vue, loin des « YAKA » ou des « fais pas ci fait pas ça ! ».
Le groupe constitue un espace de travail essentiel, il devient dépositaire de la parole. Il garantit la médiation d'une parole parfois confuse, souvent enrichie jamais totalement aboutie mais toujours offerte à une compréhension partagée. Le groupe constitue une communauté et peut se penser comme un village. C'est par l'élaboration du groupe que l'étranger (*xénos*) devient membre du « village » et le groupe, lui-même, prend la fonction de *proxène-proxénos* et se charge de s'occuper de l'étranger, et de l'accueillir.
- **L'importance de la nourriture partagée** : cet aspect est à considérer comme une invitation à refaire le chemin des nourritures premières celles que nous n'avons pas dû apprendre à aimer car elles étaient là, produites, malaxées par des cultures, parfumées pimentées et aromatisées. Un espace ethnoclinique c'est un livre de recettes ouvert qui prend racine dans la cuisine de nos grand-mères et de toutes les grands-mères du monde. Il s'agit des nourritures qui nous font grandir. C'est dans les vieilles marmites que l'on fait les bons plats. Après avoir réussi l'accueil, partageons nos nourritures, partageons nos marmites.
- **Le lignage et la classe d'âge**, c'est raconter nos histoires de là d'où l'on vient et où demeure une partie de nous-même à côté de nos ancêtres. C'est se remémorer les scènes qui nous ont permis de nous transformer. C'est retrouver les passages étroits de l'enfance, à l'adolescence puis à

l'âge adulte. C'est aussi, saluer avec le respect qui leur est dû, les anciens qui nous lèguent le monde et leurs représentations de l'univers.

- **La référence aux croyances et non au fait religieux.** Il s'agit de l'acceptation d'une possible rencontre avec les esprits voire avec les invisibles. Cet aspect vise à reconsidérer et à accepter les mythes fondateurs propres à chaque culture. C'est conférer à ces derniers, une valeur intrinsèque constitutive et inaltérable. C'est oser effleurer la croyance de l'autre en acceptant ce qui nous paraît, au premier regard, relever d'anachronisme et qui nous surprend. Il s'agit, en fait, d'un héritage vivant qui vient s'articuler à une représentation mythique du monde. Accepter une possible rencontre avec des esprits ou des invisibles parfois associés au « mauvais œil » est à même de donner sens à des conduites que l'on identifierait comme étant, a priori, étranges voire incompréhensibles. C'est un voyage aux limites de ce que nous peinons à admettre, décoder, et envisager entre présages et maléfices. Au final, c'est interroger ce qui relève, ou non, de la santé mentale dans une société ou une autre et comment nous pouvons nous mobiliser pour « faire avec », c'est-à-dire, commencer par y donner du sens.
- **La présence du témoin ;** sans témoins point de médiation ethnoclinique. De fait, le témoin vient rendre vivant et perceptible un contre point à nos représentations. Il est porteur, transmetteur de la culture de l'autre. Il nous permet de croiser les regards, d'oser faire un pas de côté, de partager les marmites, d'accepter l'étrangeté, d'entendre la langue vernaculaire comme véhicule d'une parole spécifique, d'une parole vraie culturellement ancrée. Le témoin nous permet de ne pas rester aveuglés dans notre ethnicité. Il nous invite à ouvrir les yeux et à ne pas rester dans l'ombre d'une semi-cécité.

En conclusion,

Quelques mots de plus sur le dispositif ethnoclinique.

Si le dispositif est une clé de voute de la formation, l'espace de médiation ethnoclinique est, avant tout, accessible aux différents services et structures œuvrant prioritairement dans le champ de la protection de l'enfance. Ainsi, la consultation ethnoclinique peut être sollicitée par toutes équipes ou professionnels confrontés à des difficultés de compréhension des registres culturels qu'ils soient évoqués ou, le plus souvent, passés sous silence au sein des familles. La sollicitation du pôle s'élabore à partir d'informations préalables, reprenant le parcours migratoire, l'ethnie, la langue d'origine en lien avec la situation.

Dans un premier temps, la consultation est uniquement destinée à l'équipe première constituée des professionnels qui sont partie prenante dans la prise en charge de la famille.

Il s'agit de la rencontre entre cette équipe et les membres du pôle ethnoclinique qui associent systématiquement un témoin du monde de la famille. Cette phase de médiation a pour objectif de favoriser la décentration et la réflexion quant aux mondes d'appartenance, lignage, mythes, rites, modes de croyance, place des ancêtres et classe d'âge. Elle vise à appréhender les logiques d'humanisation selon les cultures et ce, à partir des représentations qui nous fondent.

Cette phase de travail peut être avantageusement complétée par la mise en œuvre ultérieure d'une médiation ethnoclinique associant les professionnels de l'équipe première, la famille et les médiateurs du pôle et le témoin.

Il y a lieu de prévoir une disponibilité minimale de 2 h 00 à 2 h 30 par séance.

Jean DUMEL
Directeur SIE 68 /ARSEA
Responsable du service
Médiation ethnoclinique

Bibliographie :

Philippe FREY : ethnologue – voyageur - ouvrage « Peuples du désert » 2017 édition Arthaud

Fanny SCHAEFFER article publié dans la revue européenne des immigrations internationales (REMI n° 17 /2001) - mythe du retour et réalité de l'entre-deux : la retraite en France ou au Maroc

Roger BRUNET Géographe « le défrichement du monde »in géographie universelle 1990 édition BELIN